

Direction du développement de la faune

**CHRONIQUES SUR LA VIE DES CARIBOUS
DE CHARLEVOIX ET DES CHARGÉS DE PROJET,
AU TEMPS DE L'ÉTUDE TÉLÉMÉTRIQUE,
1978-1981**



par

Photo : Paul Beauchemin

Hélène Jolicoeur

Ministère des Ressources naturelles et de la Faune

Octobre 2005

Référence à citer :

JOLICOEUR, H. 2005. Chroniques sur la vie des caribous de Charlevoix et des chargés de projet, au temps de l'étude télémétrique, 1978-1981. Ministère des Ressources naturelles et de la Faune, Secteur Faune Québec, Direction du développement de la faune, Québec. 41 p.

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2005
ISBN : 2-550-43619-9

TABLE DES MATIÈRES

	Page
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
EN GUISE D'INTRODUCTION.....	1
LES JARDINS : DES GRANDS ET DES PETITS	6
ÇA FAIT VRAIMENT PITIÉ	8
UN VALEUREUX COMBATTANT	9
DES LOUPS AVEC DES DENTS TRÈS TRANCHANTES	11
FACÉTIES	12
J-7 SORT DE SES GONDS	13
LA DOYENNE.....	14
« AH, C'EST ÇA VOT'CARIBOU ! ».....	16
LA MUE	17
LE PANACHE.....	18
LES LOUPS.....	20
LA CÔTE DE LA MOUCHE	24
COMME DES SŒURS	26
« <i>NIPISH NABOUÉ</i> ».....	27
DES CRÊPES À CHIENS.....	28
L'ŒUVRE COLLECTIVE	33
LA SIGNATURE	37
REMERCIEMENTS	38
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	39

EN GUISE D'INTRODUCTION...

C'est à l'hiver 1974 que je fus mise en contact, pour la première fois, avec les caribous des Grands Jardins (aujourd'hui appelés caribous de Charlevoix). Pour ceux qui ne connaissent pas l'histoire de ces valeureuses bêtes, je rappelle que la harde actuelle de caribous de Charlevoix a été réintroduite au début des années 1970, soit quelque 50 années après sa disparition mystérieuse. Pour réaliser cet ambitieux projet, les biologistes et vétérinaires du Service de la faune capturèrent des caribous dans le moyen nord québécois, aux frontières du Labrador, les transportèrent en avion dans la partie est du Parc national des Laurentides

(aujourd'hui la Réserve faunique des Laurentides et le Parc national des Grands-Jardins) et les gardèrent en captivité pendant plusieurs années (1965-1972). Environ 80 de leurs descendants furent libérés en trois épisodes, de 1969 à 1972, pour repeupler le secteur (Jolicoeur *et al.* 1993).



Fig.1

Photo: Anonyme

Un technicien, Paul Beauchemin, rencontré l'été précédent alors que je travaillais comme



Fig. 2

Photo: Paul Beauchemin

étudiante au Service de la faune, avait promis de me les montrer. Paul était un technicien de la première heure qui connaissait bien les caribous puisqu'il avait participé aux opérations de capture, d'élevage, de libération et d'inventaire des caribous du « Parc ». Au moment où je l'ai connu, il travaillait sur les caribous du Grand Nord (Paul Beauchemin, avec son trophée de chasse dans le nord du Québec; figure 1). Je nous vois encore filant à vive allure en motoneige dans le chemin du Malbaie, lui qui s'amusait à slalomer dans la neige folle et lumineuse, et moi, crampée sur mon guidon, qui essayais seulement de rester en piste (L'auteure prête à partir à la découverte des caribous; figure 2). À un point donné, je ne saurais dire où, il bifurqua en forêt. Après une dizaine de minutes, il arrêta sa motoneige et me dit d'en faire autant : « Sors ton pain et tu vas voir, les caribous vont venir ». En tant qu'étudiante, j'en avais entendu de toutes sortes de la part de ces « techs », mais celle-là c'était une des meilleures. Me croyait-il

assez naïve pour croire à de pareilles sornettes ?

EN GUISE D'INTRODUCTION...(suite)

Je n'eus guère le temps de pousser plus loin mes réflexions que soudain, je vis apparaître derrière un petit button les fameux caribous qui venaient vers nous (Premier contact de l'auteure avec les caribous; figure 3). Certains se tenaient à bonne distance de moi, mais d'autres n'avaient d'yeux que pour mon pain. Pendant que j'offrais des petites bouchées de pain à l'un et à l'autre, j'entendais les déclics de l'appareil photo de Paul et sa voix toute heureuse qui me disait : « Celle-là, c'est la fille de Jeannine, je la reconnais à son panache ! ». Du « coin de l'oreille », j'avais bien entendu la référence à une « Jeannine » mais le plaisir d'être entourée ainsi de ces caribous chassa toute autre interrogation de mon esprit.



Fig. 3

Photo : Paul Beauchemin

Plus tard, grâce aux explications de Paul, je découvris finalement l'identité de la fameuse « Jeannine ». Au moment de la libération de 1971, 22 caribous avaient été équipés d'émetteurs radios artisanaux. Ces prototypes, ancêtres des émetteurs VHF que nous utilisons encore aujourd'hui, avaient d'ailleurs cessé d'émettre très rapidement après leur installation (Audy et Beaumont 1973ab). Les colliers sur lesquels ils étaient fixés portaient une grosse lettre de façon à pouvoir identifier les caribous de loin. S'inspirant de ces lettres, les animaux avaient donc été baptisés des prénoms des responsables du projet ainsi que de ceux de leurs épouses. Les pérépéties d'Andrée, Benny, Charley, Didier, Gaston, Ian, Paul et de Jeannine, pour ne nommer que ceux-ci, purent donc être documentées, quelques années après leur libération, malgré les défaillances techniques des émetteurs radios. Le caribou « Jeannine » portait ainsi le nom de l'épouse d'Aldée Beaumont, un technicien qui fut un des personnages importants de l'histoire des caribous de Charlevoix et de ces chroniques.

EN GUISE D'INTRODUCTION...(suite)

Ce premier contact avec les caribous des Grands Jardins aurait pu être le dernier et me rester en mémoire comme une fabuleuse expérience mais le destin en avait décidé autrement. À l'automne 1976, je fus engagée au Service de la faune comme biologiste junior au sein de l'équipe « orignal » constituée de Pascal Grenier et d'Aldée Beaumont. Comme l'équipe « caribou » était trop occupée à réaliser des travaux de recherche et



Fig. 4

Photo: Anonyme

d'inventaires sur les caribous du nord, on demanda donc à l'équipe « orignal » d'entreprendre une étude télémétrique sur ceux des Grands Jardins. Le Dr Gaston Moisan, ancien Directeur du Service de la faune devenu sous-ministre adjoint au Ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, était très inquiet de la stagnation de la population et désirait savoir ce qui bloquait le développement de cette jeune population. C'est donc à cette grande aventure que l'on me convia à l'automne 1977 (L'auteure au volant d'une des dernières camionnettes de marque « International Harvester »; figure 4).

Quelque temps après, Paul Beauchemin, devenu depuis mon compagnon de travail, entra tout souriant dans mon bureau et me présenta le cinéaste, poète et documentariste, Pierre Perrault. Ce dernier, de passage à Québec, était venu saluer ses amis du Service de la faune qu'il avait connus et filmés lors du tournage du documentaire « Capture » (Pierre Perrault lors de la capture des caribous dans le Nord. Derrière lui, Didier Le Hénaff, Benjamin Simard et l'équipe de tournage; figure 5). Au fil de notre discussion, je lui avouai candidement mon indifférence à l'égard de la poésie. On blagua sur le sujet mais il dut me quitter un peu perplexe car je reçus, quelque temps plus tard, un de ses recueils « Discours sur la condition sauvage et québécoise » avec la dédicace suivante :

*À Hélène Jolicoeur
Biologiste de l'orignal
Et qui ne lit pas de poésie,
J'offre cet humble poème à plusieurs voix (où il y a des caribous et des hommes)
Et sans écriture
Poème privé des charmes de l'accent et du geste
Mais où elle pourra peut-être retrouver des familiarités qui la réconcilient.*



Fig. 5

Photo : Pierre Laliberté

EN GUISE D'INTRODUCTION...(suite)

Dès le début de l'étude télémétrique, nous avons pris l'habitude de consigner toutes nos activités et nos données de terrain dans un carnet d'arpenteur géomètre (figure 6). Le carnet en cours se passait de mains en mains et tous les membres de l'équipe s'appliquaient à y faire un compte rendu de leur journée (Georges Gauvin à notre base au Dépôt Sainte-Anne; figures 7 et 8). De 1978 à 1981, six carnets ont été ainsi complétés.



Fig. 6

Photo: Hélène Jolicoeur

En feuilletant récemment ces carnets, j'ai été frappée par l'intérêt de certains faits vécus par les caribous, leurs prédateurs ou les membres de l'équipe et qui n'avaient pu, en raison de leur caractère anecdotique, être insérés dans le carcan rigide des écrits scientifiques. J'ai eu également la conviction que ces informations devaient être mises à la disposition des gens qui s'intéressent ou qui s'intéresseront plus tard à l'histoire des caribous de Charlevoix, à celle du Parc national des Grands-Jardins ou encore aux artisans de ce projet. C'est ainsi que prit forme, dans ma tête, la suite du rapport « Des caribous et des hommes » qui avait reçu, au début des années 1990, un accueil enthousiaste (Jolicoeur *et al.* 1993).



Fig.7

Photo : Jean-Marie Brassard

Mais, plus que tout, ces chroniques sur la vie des caribous et des chargés de projet sont ma contribution très personnelle et très « aimante » à la compréhension de ce qu'était la vie de ces animaux, quelques années après leur libération, et de ce qui a été l'apport de l'ensemble du personnel du ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, autant du côté du Service de la faune, que de celui de la Protection de la faune et du Service des parcs. Comme le prédisait Pierre Perrault dans sa dédicace, c'était peut-être aussi pour moi l'occasion de retrouver « des familiarités qui réconcilient »...

Les thèmes abordés dans les différentes chroniques sont parfois construits presque uniquement à partir d'extraits des carnets. Ceux-ci ont été alors mis entre guillemets et identifiés à leur auteur(e). Dans la mesure du possible, j'ai transcrit intégralement le texte original sans en modifier la teneur car je tenais à montrer tout le soin que l'équipe apportait à la rédaction de ces comptes rendus. Seules les fautes d'orthographe les plus grossières ont été corrigées pour ne pas mettre mal à l'aise leur auteur(e). Pour d'autres thèmes, j'ai élaboré plus librement autour de souvenirs qu'une anecdote me rappelait.

LES JARDINS : DES GRANDS ET DES PETITS

Avant de commencer mes récits, j'aimerais partager avec les lecteurs mes humbles connaissances sur la petite histoire du toponyme « Grands Jardins » car, avant d'être de Charlevoix, les caribous nouvellement libérés furent d'abord ceux du « Parc » ou ceux des « Grands Jardins ». C'est grâce aux fascinants ouvrages de Frappier et Saint-Aubin (1987) et de Saint-Aubin (1988ab) que j'ai pu découvrir toute la beauté et la poésie cachées derrière ce nom évocateur ainsi que la complexité de fixer, en mots écrits, la richesse et la diversité de la tradition orale.

Les Grands Jardins constituent l'habitat naturel des caribous dans Charlevoix. Comme on le sait, l'origine de ce mot vient de la forme particulière de la végétation qui s'y trouve : « Il y a à l'est du Parc national des Laurentides, un plateau où le sol est couvert de mousse à caribous et de bouleaux nains, ce qui donne l'aspect d'une pelouse ou d'un tapis de fleurs. Les épinettes sont clairsemées et leur forme conique leur donne l'allure d'arbres taillés au milieu d'un jardin. » (figures 9 et 10; Frappier et Saint-Aubin 1987).

Photo: Anonyme



Fasciné par cette région, William Hume Blake, fondateur du Club Laroche (actuellement Camp Caribou), en parlait avec passion dans ses livres : « Rien ne surpasse le coloris de septembre dans ce pays de mousses. Le tapis de mousse, teinté de blanc ivoire, de gris, de

bleu lavande, et, dans les terres basses, de vert et de roux, est parsemé de touffes de bleuets, de thé du Labrador et de laurier des montagnes, dont chaque feuille revêt un rouge flamme. Gadelliers et groseilliers sont habillés de cuivre et de bronze. Les bouleaux d'un jaune lumineux semblent refléter un rayon de soleil éternel; ça et là parmi eux se pointe un peuplier faux-tremble au feuillage d'un vert translucide. Dédaigneuses du changement, les petites épinettes blanches solitaires arborent un profil d'une symétrie si parfaite qu'elle fait paraître encore plus hirsutes leurs sœurs obscures qui se tapissent à l'arrière plan. Un bleu fonçant au mauve recouvre les chaînes de montagnes qui s'étalent dans le lointain. » (Blake 1925 in Saint-Aubin 1988b).

LES JARDINS : DES GRANDS ET DES PETITS (suite)

Mais ce que l'on sait un peu moins à propos des Grands Jardins, c'est que ce décor inusité était, à la fin du 19^{ième} siècle et au début du 20^{ième} siècle, désigné à la fois comme « Le Jardin », « Les Jardins », « Le Grand Jardin » et, un peu plus tard, « Les Grands Jardins » (Frappier et Saint-Aubin 1987). Dans le registre du Château Beaumont, on retrouve même, pour la première fois en 1912, la mention de « Petits Jardins ». Dans les faits, le terme générique de « Grands Jardins » regroupait, pour les gens de l'époque, plusieurs petits jardins plus ou moins rapprochés les uns des autres et qui portaient des noms spécifiques (Saint-Aubin 1988a). On retrouvait donc, au sein de l'entité des Grands Jardins, le « Grand Jardin des Ours », appelé aussi le « Jardin des Ours », dans le secteur des lacs Alvéole et Menhir¹, le « Jardin à Michel » au nord du lac Bob, le « Jardin aux Caribous », à l'ouest du petit lac Barley, le « Jardin de la Chute » à l'ouest des lacs Alvéoles et Samedi, le « Jardin du lac à Charles », au sud de la rivière Malbaie entre le lac à Charles et le lac Duberger, les « Jardins du lac à Souris » au sud du lac Duberger, les « Jardins du lac aux Mâles », quelque part sur le parcours de la rivière du Jardin et les « Jardins du lac Blanc », près du lac Opalin (non illustré; Frappier et Saint-Aubin 1987). D'après William Hume Blake, « le Grand Jardin des Ours, sans doute le jardin le plus vaste et le plus connu de ces régions stériles, s'étend sur près de 100 milles carrés (250 km²), et lorsque la glace prend, tôt en novembre, les caribous, attirés par les mousses dont ils se nourriront pendant l'hiver, en font leur lieu de ralliement. » (Blake 1925 in Saint-Aubin 1988b).

Il existe une carte approximative de l'emplacement de ces jardins mais c'est surtout à partir de documents historiques ainsi que d'entrevues, faites auprès d'anciens guides et gardiens de clubs privés ou de camps gouvernementaux, que la description et la localisation de ces lieux-dits a été rendue possible. Héritiers d'une longue tradition orale, ces informateurs restent attachés aux vieux noms, comme aux vieilles pistes qu'ils ont parcourues et aux souvenirs de leur vie dans le bois (Frappier et Saint-Aubin 1987). Le petit-fils de W. H. Blake, Philip McKenzie Jr, qui fréquentait souvent le Club Laroche jusqu'aux années 1930, disait d'ailleurs : « Je me rappelle que quand j'étais jeune, le nom du territoire était Grand(s) Jardin(s) mais pour moi, c'était Le Jardin. » (Frappier et Saint-Aubin 1987).



Photo: Hélène Jolicoeur

¹ Les noms des lacs et des rivières qui permettent la localisation des jardins diffèrent de ceux mentionnés par St-Aubin (1988) de façon à pouvoir se référer à la carte présentée à la page 5.

ÇA FAIT VRAIMENT PITIÉ...

Le 21 octobre 1978. « En compagnie des deux agents de la Protection de la faune, Henri Savard et Jacques Saulnier, on repère en hélicoptère plusieurs caribous dans le secteur de la montagne du lac Rat Musqué (Aldée Beaumont et Henri Savard; figure 11). Un peu à l'écart du groupe, on capte le signal du mâle J-2² sur la montagne du lac à Poux. Il est accompagné d'une femelle et de son veau (faon). Le lendemain, je poursuis l'inventaire des caribous. Je survole la montagne du lac Rat Musqué, les caribous sont là. Je mets mon appareil radio récepteur sur la fréquence du mâle J-2 pour voir s'il est toujours au même endroit. Quelque temps plus tard, on le localise dans la coulée, au nord du lac à Poux, à environ un demi-mille (0,8 km) à l'ouest de l'endroit d'hier. Il semble seul, mais en survolant l'endroit, on aperçoit deux autres caribous à deux cents pieds (60 m). Il y en a un



Fig. 11

qui est couché sur le côté au sol et l'autre est appuyé par-dessus. Je demande au pilote de descendre plus bas pour vérifier de plus près. En survolant l'endroit, on se rend bien compte que l'animal étendu au sol est bien mort. C'est une femelle. Son petit est à genoux, la tête appuyée sur les reins de sa mère. Ça fait vraiment pitié. » *Aldée Beaumont.*

« Je me rends donc à la barrière de Saint-Urbain chercher Henri Savard et Jacques Saulnier tel que prévu

la veille. Une fois de retour sur place, on survole l'endroit. Les caribous sont toujours là. Le mâle J-2 n'a pas changé d'endroit et regarde en direction des deux autres, ce qui laisse sous-entendre que ce mâle accompagnait la femelle et le veau la veille sur la montagne au nord du lac à Poux. Le pilote nous dépose dans une éclaircie et on se rend voir la femelle qui est morte. En arrivant, le petit fuit en direction du sommet de la montagne pour finalement rejoindre le mâle J-2 qui nous observe continuellement. Il est à environ 400 pieds (130 m) de nous. Nous pouvons voir qu'elle s'est débattue passablement avant de mourir, car elle a creusé le sol d'environ 6 pouces (15 cm) avec sa patte avant droite. En l'examinant de plus près, Jacques Saulnier découvre un trou de balle dans le cou, ce qui nous indique que la bête en question a bien été braconnée. Elle est raide, mais pas enflée. La mort pourrait donc remonter à quelques heures. Elle est marquée à l'oreille gauche. Cette femelle portait un radio (J-5) et l'a perdu au printemps dernier après avoir mis bas au lac Tourangeau. Il n'y a pas de neige au sol, donc impossible de relever des traces au sol du ou des braconniers. » *Aldée Beaumont.*

Après la mort de sa mère, le petit de la femelle J-5 a rejoint un groupe de caribous. Il a été vu plusieurs mois plus tard dans le ravage de la montagne du lac Gouin à l'hiver 1978-79.

² Lors de cette étude, les caribous étaient identifiés par une combinaison de numéros (0 à 9) ou de lettres sur différents fonds de couleur (blanc, jaune, rouge, vert).

UN VALEUREUX COMBATTANT

Le 17 janvier 1978, le caribou J-2, un mâle adulte, avait été repéré du haut des airs pour la première fois, en survolant des sommets. Il ravageait seul sur la montagne du lac Rat Musqué et semblait blessé à une patte. Le 16 mars, nous gravissons la montagne en

motoneige et nous parvenons à l'approcher. Il a une vilaine plaie à l'épaule qui s'étend sur une longueur de 10 cm. La blessure semblait provenir d'un coup de panache. Le 5 avril suivant, nous retournons sur la montagne avec le Dr Robert Patenaude, vétérinaire au Jardin zoologique du Québec. La boiterie est toujours prononcée et l'animal s'appuie sur sa patte seulement lorsqu'il est forcé de le faire. Le Dr Patenaude immobilise l'animal à l'aide d'une fléchette projectile. Le diagnostic est



Fig. 12

optimiste. Il n'y a pas de fracture et les lèvres de la plaie sont bien irriguées, ce qui laisse présager une cicatrisation possible avant l'arrivée des chaleurs de l'été et des mouches. Avant de lui donner l'antidote, nous lui passons un collier émetteur pour être en mesure de le suivre et de connaître son sort (Aldée Beaumont avec J-2 encore groggy par l'effet des produits immobilisants; figure 12). Au cours de l'été suivant, J-2 fut observé régulièrement, car il était un habitué du « Château Beaumont » où il venait brouter l'herbe (figure 13). Sa condition physique ne semblait pas trop être diminuée par sa blessure. Son panache se développait bien et, à le voir dresser lentement et fièrement la tête pour exposer sa ramure gainée de velours, il était évident que J-2 allait être, dans quelques semaines, un combattant à ne pas sous-estimer malgré sa blessure toujours purulente.



Fig. 13

Deux ans plus tard....

Le 8 octobre 1980. « Localisation des caribous au sol. Aujourd'hui, nous sommes allés, Denis Vandal (étudiant à la maîtrise) et moi, voir le mâle J-2 et la femelle B-5 sur la montagne du lac Carré. Il y a 14 autres caribous avec eux. Le mâle J-2 marche sur 3 pattes et, cette fois-ci, c'est sa patte gauche qui ne fonctionne pas. Sa blessure sur l'épaule droite semble couler encore un peu (figure 14). Il est très actif. Lorsqu'une femelle s'éloigne, il va la chercher immédiatement et la ramène avec les autres. Fait à remarquer, il lui pousse une corne en plein centre de l'os frontal (figure 15). » *Aldée Beaumont.*

UN VALEUREUX COMBATTANT (suite)

Fig. 14



Photo : George Gauvin

Le 20 octobre 1980. « Localisation des caribous en compagnie de Denis Vandal. On prend le signal de J-2 à l'ouest du lac Alvéole. On survole l'endroit pendant 10 minutes, mais nous sommes incapables de le voir, car l'animal ne bouge pas. Je demande au pilote de nous déposer au sol. Après 10 minutes de recherche, on trouve J-2 couché et il est seul. En s'approchant, il se lève, fait quelques pas, mais visiblement, il a de la difficulté à marcher. En s'approchant encore plus, on remarque qu'il a le côté droit déchiré et que l'intestin est sorti. Il a

probablement été blessé par un autre mâle lors d'un combat. On repart en hélicoptère vers Saint-Urbain pour emprunter une carabine aux agents de la Protection de la faune. En passant à La Galette, on emprunte un câble et une scie mécanique pour être en mesure de ramener la carcasse de l'animal. Une fois revenu sur place, j'abats J-2 d'une balle dans le cou. Ensuite, on fait une ouverture en coupant des arbres tout autour de la bête. Le pilote est alors capable de le sortir avec son treuil et de le transporter au camp Sainte-Anne. » *Aldée Beaumont.*

À l'autopsie, le Dr Patenaude constata de nombreuses lacérations cutanées sur les flancs, les cuisses et la croupe et une protusion d'environ 0,75 cm d'anse intestinale au flanc droit. Le foie était perforé par un coup de panache sur environ 2,5 cm. Il remarque aussi des hémorragies pulmonaires généralisées et de nombreux infarctus le long du sillon coronaire à la suite de grands efforts. Sa blessure à l'épaule droite est toujours présente et purulente, présentant un orifice de la grosseur d'un pois. À l'intérieur, on constate que non seulement le muscle avait été atteint à l'automne 1977, mais également l'omoplate, causant une ostéite. Cette infection chronique lui avait grugé le tissu osseux et fait un trou de 5 cm de diamètre dans l'os de l'omoplate. Le sabot de la patte avant gauche sur lequel il portait son poids était déformé et l'articulation de cette patte était beaucoup plus grosse que la patte blessée. Le crâne de J-2, avec sa corne en plein front, fit l'objet d'une publication scientifique (Vandal *et al.* 1986). L'omoplate et le crâne du « valeureux combattant » sont conservés précieusement au département de biologie de l'Université Laval.



Fig. 15

Photo : Hélène Jolicoeur

DES LOUPS AVEC DES DENTS TRÈS TRANCHANTES...

Le 28 octobre 1979. « Localisation aérienne des caribous. Je trouve J-3 à l'ouest de la montagne du lac Rat Musqué; il est mort. Les loups achèvent de le manger. Ils étaient probablement autour de la carcasse quand nous sommes arrivés, car les pistes sont fraîches. Du caribou, il ne reste qu'une patte arrière, les deux pattes avant au complet, la colonne vertébrale, la tête, les côtes et la moitié de la peau. Je trouve également la moitié du foie sous une petite épinette à environ 5 pieds (1,5 m) de la carcasse (figure 16). La carcasse ne dégage aucune senteur, ce qui me porte à croire que la mort remonte à seulement quelques jours. À l'endroit où est tombé l'animal, la terre est labourée sur une superficie d'environ 6 pieds carrés (0,8 km²). J'ai marché les environs, mais je n'ai trouvé aucun endroit pouvant nous laisser croire à un combat entre deux mâles ou encore à une poursuite par les loups. » *Aldée Beaumont.*



Fig. 16

Le 25 novembre 1979. « On arrête près de la carcasse de J-3 à l'ouest de la montagne du lac Rat Musqué. Il y a une trace de loup fraîche près de la carcasse, mais il ne semble pas y avoir touché, car tout est en place comme lors de notre dernière visite, le 28 octobre. La piste du loup est celle de celui que j'ai pris au piège cet été, car il lui manque un orteil. J'ai ramassé la mâchoire de J-3 et

une patte arrière avec le fémur. J'ai ramassé également un morceau de peau du derrière de l'animal qui m'apparaît avoir été coupé par un couteau. Je décide donc d'en apporter un morceau afin de le faire examiner de plus près par des spécialistes (figure 17). Cela pourrait expliquer la mort de cet animal qui était le plus robuste du troupeau et qui semblait en parfaite santé. Le braconnier n'aurait emporté que la viande... » *Aldée Beaumont.*

Le 18 février 1980, le Dr Patenaude rend son rapport. « J'ai examiné le morceau de peau de caribou prélevé près de l'aine et du scrotum qui avait été recueilli par M. Aldée Beaumont, dans le parc des Laurentides. L'examen visuel laisse voir des lignes de coupe nettes et sans brisure. En plus, les poils près de ces lignes de coupe sont tous sectionnés. Ceci est sans doute le résultat de l'action d'un instrument tranchant quelconque. Pour en être bien sûr, j'ai fait parvenir, le 5 décembre 1979, ledit morceau au Laboratoire de police scientifique, sur la rue Parthenais à Montréal et les experts ont confirmé mes observations. » La coupe d'une des incisives de J-3 a permis de déterminer que ce caribou était âgé alors de 7,5 ans. Il faisait donc partie du dernier contingent de caribous libérés en décembre 1972. À ce moment-là, il avait 1,5 an.



Fig. 17

FACÉTIES

Dans l'enclos d'élevage (figure 18) et durant les quatre années de l'étude, les caribous se livraient à de petites facéties assez uniques, comme monter sur des galeries (femelle B-2; figure 19), embarquer dans des chaloupes, fouiller dans des sacs à dos, tout cela pour obtenir un peu de pain dont ils raffolaient au point de perdre tout sens commun. Connaissant leur penchant, les gérants de camp avaient l'habitude de les « soigner » comme ils disaient et, en retour, ils s'assuraient de la visite régulière de certains caribous. Les caribous venaient aussi brouter la pelouse autour de certains camps ou lécher du sel que les gérants répandaient sur des pierres plates, égayant ainsi les locataires des camps et leur famille. À partir des feuilles d'observation que nous avons distribuées aux gérants de camps, nous



Fig. 18

Photo : Didier Lehenaff

avons pu établir qu'il y avait eu, durant les quatre années de l'étude, un total de 1 865 observations de caribous à ces camps de pêche dispersés dans les Grands Jardins. De ce nombre, 41 % (n = 766) des signalements concernaient 23 caribous porteurs de colliers émetteurs. La grande majorité des visites étaient effectuées par des individus adultes (88 %). De l'ensemble des caribous marqués, les femelles ont été les plus nombreuses à fréquenter les chalets (70 %) et plus de la moitié de celles-ci étaient suivées (43 %). Les caribous venaient aux chalets seuls (49 %) ou en groupe de deux individus, la plupart du

temps (31 %). La fréquentation se faisait pendant toute la période d'occupation des chalets et doublait pratiquement en juillet (47 % des visites contre 25 % en mai-juin et 28 % en août-septembre). Les observations se faisaient principalement le matin, entre 7 h et 10 h, et vers 20 h le soir. Les « descentes en ville » s'effectuaient la plupart du temps à un (41 %), deux (18 %) ou trois jours d'intervalle (12 %) et suivaient un patron très régulier. Les chalets fréquentés étaient ceux qui se trouvaient à proximité des lieux d'estivage des caribous marqués. En



Fig. 19

Photo : Équipe caribou

quatre ans, un seul individu a été observé à un chalet situé hors de son territoire habituel. La palme du meilleur « soigneur » a été décernée à Paul-Henri Fortin, du camp Portageur, situé au sud du lac Beaupré, chez qui 50 % des visites de caribous ont été recensées. M. Fortin était le petit-fils du légendaire Thomas Fortin qui a tant marqué l'histoire du secteur des Grands Jardins.

J-7 SORT DE SES GONDS

La visite des caribous aux camps de pêche n'était pas toujours sans risque, ni pour les caribous, ni pour les visiteurs. Un jour, plus exactement le 2 juillet 1979, la femelle J-7, une habituée du camp Malbaie, s'est présentée avec son nouveau-né dans la cour du camp, qui servait aussi de stationnement (figure 20). À notre connaissance, ce jeune fut le seul qu'elle ait produit au cours de l'étude et il a été probablement son dernier, car elle était très âgée (probablement autour de 10 ans). Aux dires du gérant, Philibert de la Rossbill, J-7 était très « maligne » avec les jeunes enfants depuis quelque temps. Aussitôt arrivée, J-7 en fit la démonstration. Sans être provoquée, elle se rua sur une fillette de 4 ans et se mit à lui donner des coups de sabots sur la tête, lui laissant après coup des égratignures sur le bras et sur le côté du visage. Le même jour, J-7 s'en prit cette fois-ci à un garçon de 12 ans qui débarquait d'une voiture. N'eut été la possibilité d'une blessure, la scène aurait pu être drôle, car une poursuite à vive allure s'engagea entre la femelle et le garçon, qui réussit tout de même à distancer la « harpie » grâce à sa rapidité. Dans les jours qui ont suivi ces agressions, nous avons placardé les murs des chalets avec des affiches avertissant les parents de se méfier des élans protecteurs de la femelle J-7, mais elle ne revint plus au camp avec son faon, préférant le laisser en sécurité sur une île du lac Malbaie (île du Bouleau).

Cette situation exceptionnelle a eu également son pendant inverse. Le 6 août 1979, la femelle B-7, accompagnée pour cette occasion de son faon, a été agressée à coups de poings par des jeunes enfants alors qu'elle déambulait à proximité de l'accueil Sainte-Anne. Elle prit la fuite sans demander son reste.



Fig. 20

Photo : Équipe caribou

LA DOYENNE

Dans les anciens dossiers, nous avons retrouvé la trace de la femelle J-4 qui aurait été libérée en 1969 à l'âge de 3,5 ans. Elle avait donc 11,5 ans au début de l'étude. C'était notre doyenne.

Au moment de sa capture, le Dr Robert Patenaude, vétérinaire, notait à son sujet : « La femelle J-4 a les incisives usées. Elles ne sont guère plus longues que la gencive, en somme, la couronne de la dent est complètement disparue. En plus, elle a une vulve qui semble atonique et la jonction muco-cutanée semble légèrement atrophiée. Je ne sais pas quelle valeur ou signification clinique ceci peut avoir, mais j'ai constaté cet état seulement chez elle et chez une autre femelle (B-P; Patenaude 1979). »

A notre connaissance, la femelle J-4 n'a eu aucun petit au cours de l'étude. Par contre, nous avons toujours soupçonné que la femelle J-7 était sa fille, puisqu'elles passaient l'été ensemble et qu'elles étaient très proches l'une de l'autre. Au cours des deux premières années de l'étude, J-4 avait un comportement tout à fait normal et suivait le groupe dans toutes ses manifestations sociales (J-4 et Georges Gauvin, notre doyen à nous, à l'hiver 1979; figure 21). Vers la fin, elle commença à s'isoler de plus en plus et à limiter ses déplacements. Elle ne vint pas aux rassemblements post-rut de 1980 et de 1981 et ravagea toute seule non loin de son aire estivale à l'hiver 1980-81.



Fig. 21

Le 27 juillet 1981. « Je reçois un appel de l'agent de Protection de la faune, Normand Saindon, qui me dit qu'il a vu la femelle J-4 sur l'île du lac Nadreau. Elle est très maigre et a de la misère à marcher. Elle a quelque chose qui lui pend de l'arrière-train. Je lui dis que j'irai faire un tour. » *Hélène Jolicoeur.*

Le 7 août 1981. « Départ pour les Grands Jardins à la recherche de J-4. Je suis accompagnée de Denis Vandal. J'ai apporté avec moi un produit que m'a donné le Dr Robert Patenaude au cas où nous devrions l'achever. Nous trouvons J-4 sur la pointe nord-est de l'île du lac Nadreau. À notre vue, elle s'élance dans l'eau et nage jusqu'au bord du lac en contournant la pointe sur une bonne distance (figure 22).

LA DOYENNE (suite)

Avant qu'elle ne se tire à l'eau, j'ai eu le temps de la voir. Elle est effectivement très maigre. On lui voit toutes les côtes. De plus, on dirait qu'elle fait de l'arthrite à la jonction des fémurs et du bassin. Les articulations à cet endroit ne semblent pas fonctionner normalement, ce qui fait qu'elle a une démarche bien particulière. Elle a l'air barrée et doit se dandiner de gauche à droite pour marcher. Quant au truc qui lui



Fig. 22

Photo : Equipe caribou

pend de l'arrière-train, ça m'a paru être un chapelet de crottes d'une longueur d'environ 8 pouces (22 cm). Pendant que la femelle nageait vers le bord, Denis est allé chercher le canot que nous avons laissé à l'autre extrémité de l'île. Lorsque Denis est arrivé, J-4 longeait le bord du lac. Nous l'avons rejointe sans difficulté. On aurait dit qu'elle ne voulait pas quitter le rivage. Nous avons essayé de la rattraper. Pas moyen de l'approcher à moins de 20 pieds (6 m). Elle marchait toujours rapidement en longeant le bord du lac. Puis finalement, elle s'est décidée à prendre le bois. Elle a marché dans la coupe forestière récente et nous l'avons abandonnée là. Au moment de partir, je l'ai vue réapparaître sur le bord du lac. » *Hélène Jolicoeur*.

Le 14 août 1981. « Je suis retournée dans les Grands Jardins avec deux agents de la Protection de la faune dans le but d'abattre la femelle J-4. Nous ne l'avons pas trouvée. Aucun signe ne me permet de dire que la femelle est retournée sur l'île après notre visite du 7 août. Il n'y avait aucun signe frais de présence. Nous avons longé le lac. Nous avons accosté à quelques endroits, là où il y avait des sentiers. Rien. Pas de trace de la femelle J-4. Elle l'a échappée belle. » *Hélène Jolicoeur*.

Juillet 1982. Dernière ligne du dernier calepin de terrain. « La femelle J-4, qu'on pensait morte, a été vue au camp Malbaie ». *Hélène Jolicoeur*.

C'était son quinzième été dans les Grands Jardins.

« AH, C'EST ÇA VOT' CARIBOU ...! »

Les gens qui allaient à la pêche dans le secteur des Grands Jardins avaient de grandes attentes vis-à-vis du caribou. Le projet de réintroduction avait joui d'une bonne presse locale et régionale et l'imagination individuelle avait fait le reste. À leur arrivée, les gens s'attendaient, de façon certaine, à croiser des bêtes au port altier et à l'allure fière et furtive. Ce qu'ils voyaient en réalité était plutôt décevant. Les caribous qui se présentaient à eux étaient des animaux solitaires au pelage miteux, au panache à peine ébauché et dont certains étaient affublés de colliers bariolés. De plus, chose à la fois drôle et désolante, ils quémandaient des bouts de pain aux visiteurs (figure 23).



Fig. 23

Photo : Équipe caribou

Fig. 24



Photo : Jean-Louis Frund

À leur vue, les nouveaux venus ne pouvaient s'empêcher de lâcher sur un ton méprisant et plein de sous-entendus : « Ah, c'est ça vot' caribou...! ». Lorsque nous entendions cette remarque, nous ne pouvions que ressentir tristesse et impuissance. Que pouvions-nous faire contre les cycles naturels de la mue et du renouvellement des bois qui survenaient justement au moment de la grande affluence estivale ? Comment pouvions-nous convaincre ces visiteurs que ces caribous n'avaient pas besoin de notre nourriture pour vivre et qu'à la fin de l'été, ces bêtes allaient se métamorphoser et devenir aussi splendides que les caribous illustrés dans les magazines de sport ou de tourisme nordique (figure 24) ? Les animaux qui sont observés trop

facilement inspirent rarement le respect. Le chasseur d'images doit mériter son trophée, sinon il perd très vite son intérêt.

LA MUE

Chez les caribous des Grands Jardins, la perte des poils commençait vers la mi-juin et se manifestait en premier autour des yeux et du museau (figure 25). Puis les poils du dos, des flancs et des cuisses se mettaient à tomber par touffes, ce qui leur donnait une allure toute pommelée (figure 26). Les derniers poils à lâcher prise étaient ceux situés sous l'abdomen.

La mue durait environ deux mois et culminait en juillet. L'entrée en mue n'était pas synchrone, selon le sexe des individus. Les premiers à renouveler leur pelage étaient les mâles adultes. Chez eux, la mue s'amorçait au début de juin et se terminait vers la mi-juillet. À la fin de ce processus, leur robe d'été avait pris alors une belle couleur brun foncé. Chez les jeunes mâles d'un ou de deux ans (et probablement chez les femelles non gestantes), la mue survenait avec un décalage de 15 jours.

Les femelles suitées semblaient être les dernières à entreprendre le renouvellement de leur pelage. Des notes relevées dans les carnets de terrain font état d'une femelle adulte suitée (J-1) qui, au 10 juillet, commençait à peine sa mue. Au 20 août, les commentaires abondaient pour souligner la fin de la mue chez tous les caribous.

Fig. 25



Photo : Équipe caribou

Fig. 26



Photo : Équipe caribou

LE PANACHE

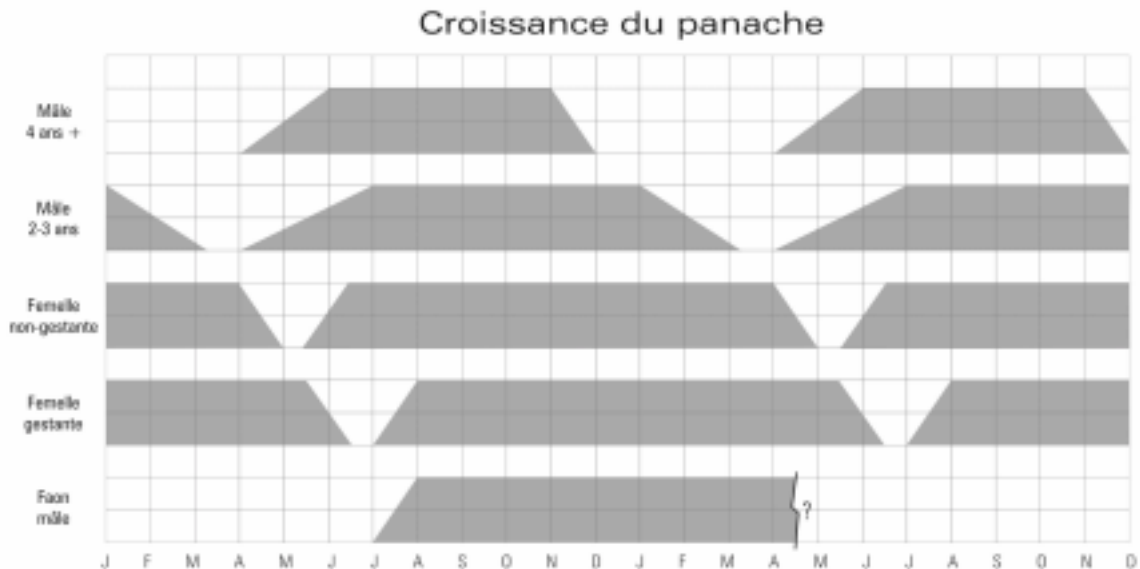
Photo : Hélène Jolicoeur



Fig. 27

La majorité des individus mâles et femelles que nous avons étudiés arboraient un panache. À l'hiver 1977-78, au moment du grand décompte, seulement trois individus (8 % de la population), en étaient dépourvus (J-1, une femelle non marquée et sa fille, suivie jusqu'à l'âge d'un an et demi), et il s'agissait essentiellement de femelles. Ce pourcentage est très faible comparé à ce qui a été observé ailleurs (30 % de femelles « chauves » en Gaspésie (Moisan 1957) et 55 % au sein du troupeau « de l'intérieur » à Terre-Neuve (Bergerud 1976).

L'évolution du panache chez le caribou des Grands Jardins suit le même patron que celui décrit par Bergerud (1976). La pousse des bois commence dès le mois d'avril chez les mâles sous-adultes et adultes (Bois du mâle J-3; figure 27) pour se compléter en juillet. Le velours tombe vers la fin d'août et le début de septembre. D'après les observations consignées dans les carnets de terrain, nous avons pu dresser la chronologie de la pousse et de la tombée des bois pour la majorité des catégories d'âge et de sexe (voir graphique ci-dessous; n = 64).



LE PANACHE (suite)



Photo : Hélène Jolicoeur

Peu après le rut, vers le début de décembre, les mâles adultes perdent leurs bois. Soulagés d'un attribut grand et encombrant, le cou des mâles s'allonge et leur port de tête s'affaisse. Dans les temps anciens, les gens de Charlevoix appelaient avec justesse ces mâles « des penauds » (figure 28; Simard 1979). La perte des bois est différée de deux à trois mois chez les mâles plus jeunes (mâles < 3 ans, soit vers le mois de janvier et de février (figure 29).

Les femelles adultes, de leur côté, perdent leurs bois en mai, lorsqu'elles ne sont pas gestantes, ou en juin lorsqu'elles le sont. Sans perdre de temps, la repousse s'amorce dès le mois de juillet et est complétée à partir d'août. La perte des velours survient un peu plus tard que chez les mâles, vers la fin de septembre ou le début d'octobre. Du côté des faons mâles, les bois, qui ont la forme d'une dague, émergent environ un mois après la naissance. La date de leur chute n'a cependant pas été documentée.

Règle générale, les femelles gestantes gardent leur panache plus longtemps que celles qui ne le sont pas. Certains chercheurs ont suggéré d'utiliser ce moyen pour évaluer les taux de gestation (Lent 1965; Henshaw 1968; Espmark 1971), mais on a constaté par la suite de nombreuses exceptions à la règle. Des femelles non gestantes peuvent garder leur panache bien après le début de la période de mise bas (Lent 1965) et, ce qui était le plus courant, des femelles gestantes peuvent perdre leur panache ou une moitié de panache avant de mettre bas. Dans le nord du Québec, des chercheurs ont évalué que 13,5 % des femelles gestantes pouvaient perdre leur panache jusqu'à deux semaines, et même plus, avant la mise bas (Gagnon et Barrette 1992). Cette estimation est utile pour corriger les biais possibles dans le calcul des taux de gestation.



Photo : Michel Jean

LES LOUPS

Photo: Pierre Laliberté



Fig. 30

Les loups ont été présents dans le secteur des Grands Jardins pendant toute la durée de l'étude et ce, malgré le prélèvement de huit individus à l'hiver 1978-79. L'organisation territoriale des meutes présentes a été évaluée en relisant les notes consignées dans les carnets (L'auteure récoltant un excrément de loup; figure 30) et en ordonnant les observations de loups ou de pistes par secteur ou par date. Sans marquage, il est bien difficile d'estimer le nombre de meutes ou d'individus par meute. La répétition de certains patrons nous permet cependant d'avancer des hypothèses.

À notre avis, deux meutes de loups, la meute de l'est et la meute de l'ouest, étaient présentes dans le secteur d'étude et la limite territoriale entre les deux groupes se situait à la hauteur du lac Malbaie. Pour la meute de l'est, nous ne relevons que des observations qui se rapportent à des individus solitaires en dispersion ou réunis en petits

groupes de deux à cinq loups. Nous n'avons jamais eu d'indication que ce groupe s'était reproduit. Les agents de la Protection de la faune avaient trouvé, en 1976, une tanière au lac Entouré, au sud du lac Carré, mais cette dernière n'a plus jamais été fréquentée (tanière du lac Entouré effondrée; figure 31). À l'hiver 1977-78, on remarque les traces de cinq loups dans le ravage de caribous de la rivière des Enfers, près du lac Menhir. Deux loups ont répondu à nos appels nocturnes dans le secteur du lac Arthabaska à l'été 1979, un secteur où nous avons trouvé plus tard une tanière en 1995-98 lors d'une étude ultérieure (Jolicoeur 1998). Rien n'indiquait la présence de jeunes parmi le groupe. Ce sont ces loups qui sont responsables de la mort de la femelle B-2), abattue sur la montagne du lac Rat Musqué, au sud du lac Turgeon, et qui ont nettoyé la carcasse du mâle J-3 braconné.

Les loups de ce groupe voyageaient beaucoup en suivant, été comme hiver, les grands axes des rivières et des vallées. Le chemin du Malbaie ou, en hiver, la rivière du même nom, étaient utilisés fréquemment pour les déplacements (figure 32). Les loups semblaient arriver du nord-est, c'est-à-dire du secteur du lac Gérard et des étangs de la rivière Malbaie (des couches de loups ont été vues à l'hiver 1979-80 à cet endroit), puis ils passaient par la décharge du lac Carré, sautaient ensuite sur la rivière Malbaie puis filaient en direction ouest jusqu'au pont de la Souris, où ils bifurquaient vers le nord par la rivière du Chemin des Canots ou par la coulée du lac de La Bouillie. À l'occasion, ils prenaient aussi la direction sud vers le lac Chaudière.



Fig. 31

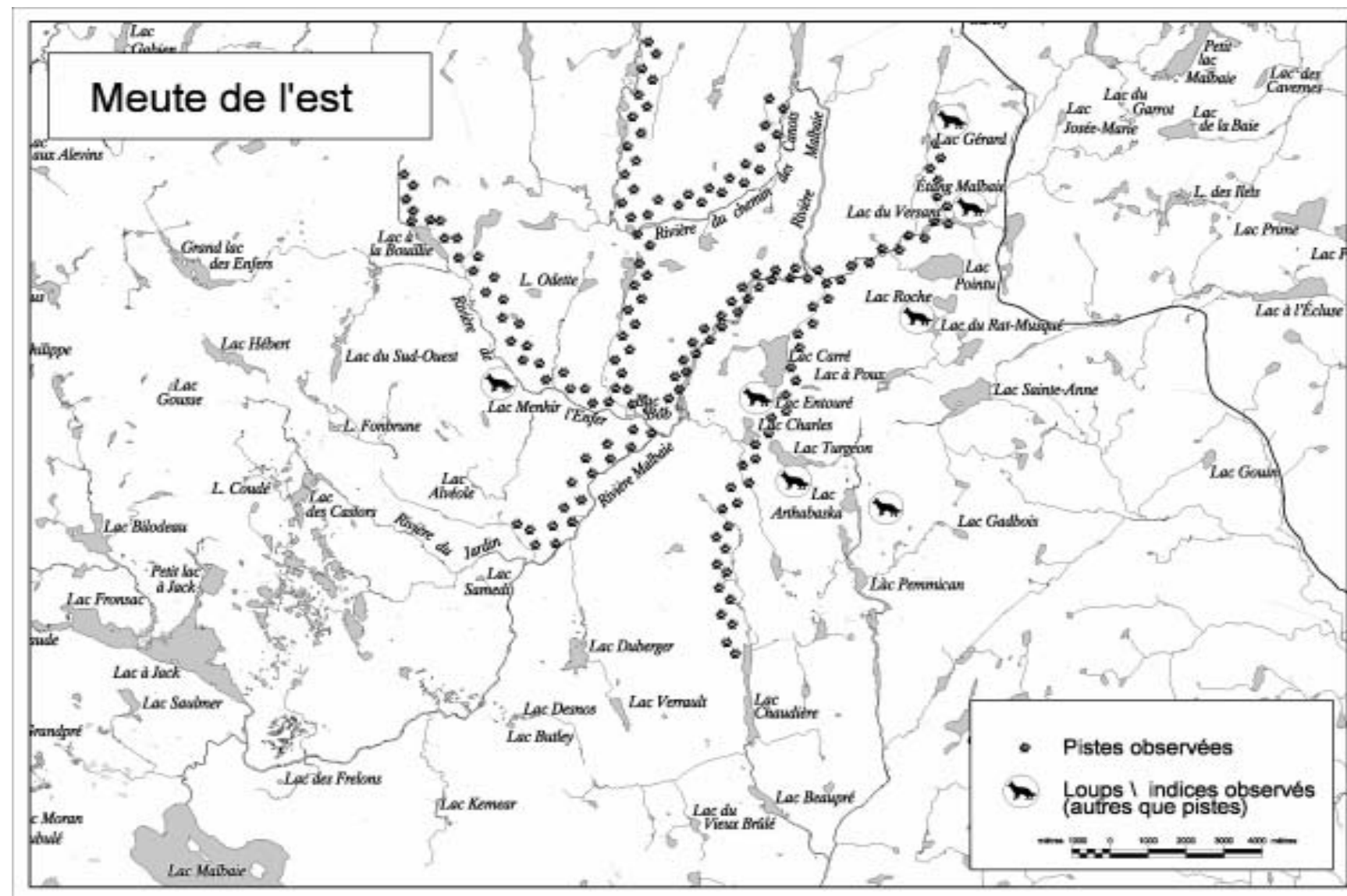


Figure 32

LES LOUPS (suite)

La meute de l'ouest semblait plus grosse et plus fructueuse dans ses tentatives de reproduction. Elle se cantonnait principalement au sud et au sud-ouest des Grands Jardins (figure 35), à l'ouest du secteur Fonbrune-Samedi. À l'hiver 1978-79, huit loups sont aperçus au lac des Fermiers. Plus tard, au cours du même hiver, quatre loups sont vus au sud-ouest du camp des Portes de l'Enfer. Leurs pistes venaient du chemin du lac Malbaie. Ils avaient visité le dépotoir à la tête du lac Jacques-Cartier où ils avaient traversé la

route 175. Trois loups sont également vus, en l'espace de quelques jours, près des lacs Gourganne et Keable au sud-ouest de l'aire d'étude. En 1979-80, dans le même secteur, des pistes de loups sont vues au nord du lac Bayon. Elles empruntaient ensuite la décharge des lacs Austin et Willis, traversaient la rivière Montmorency jusqu'aux lacs Subulé et Moran. De là, elles ont traversé le lac Malbaie jusqu'au lac des Fermiers. En été, des observations ont été également faites dans ce secteur. Ainsi, en



Fig. 33

Photo : Pierre Bernier

1978, des pêcheurs ont entendu hurler des loups au lac Carroll. En 1979, un orignal est trouvé dévoré par les loups au sud du lac des Fermiers et, le même été, des pêcheurs ont aperçu six loups à leur retour du lac Savanne.

Au cours des quatre années de l'étude, nous avons eu plus de mentions de loups poursuivant ou s'attaquant aux orignaux qu'aux caribous. Le seul cas de prédation de

caribou formellement identifié a été enregistré durant l'été 1979 (B-2; figures 33 et 34). À l'hiver, le lien unissant les loups avec les caribous concentrés dans les ravages est plus difficile à établir. À maintes fois, nous avons observé des pistes dans les ravages abandonnés par les caribous, mais nous sommes incapables de déterminer si les deux événements, l'arrivée des loups et le départ des caribous, étaient reliés entre eux. Avec le recul et les connaissances recueillies lors de l'étude sur le



Fig. 34

Photo : Pierre Laliberté

loup du massif du lac Jacques-Cartier en 1995-98 (Jolicoeur 1998), il m'apparaît assez clairement que les superficies utilisées respectivement par les meutes de l'est et de l'ouest correspondent aux territoires des meutes des Grands Jardins et du Malbaie.

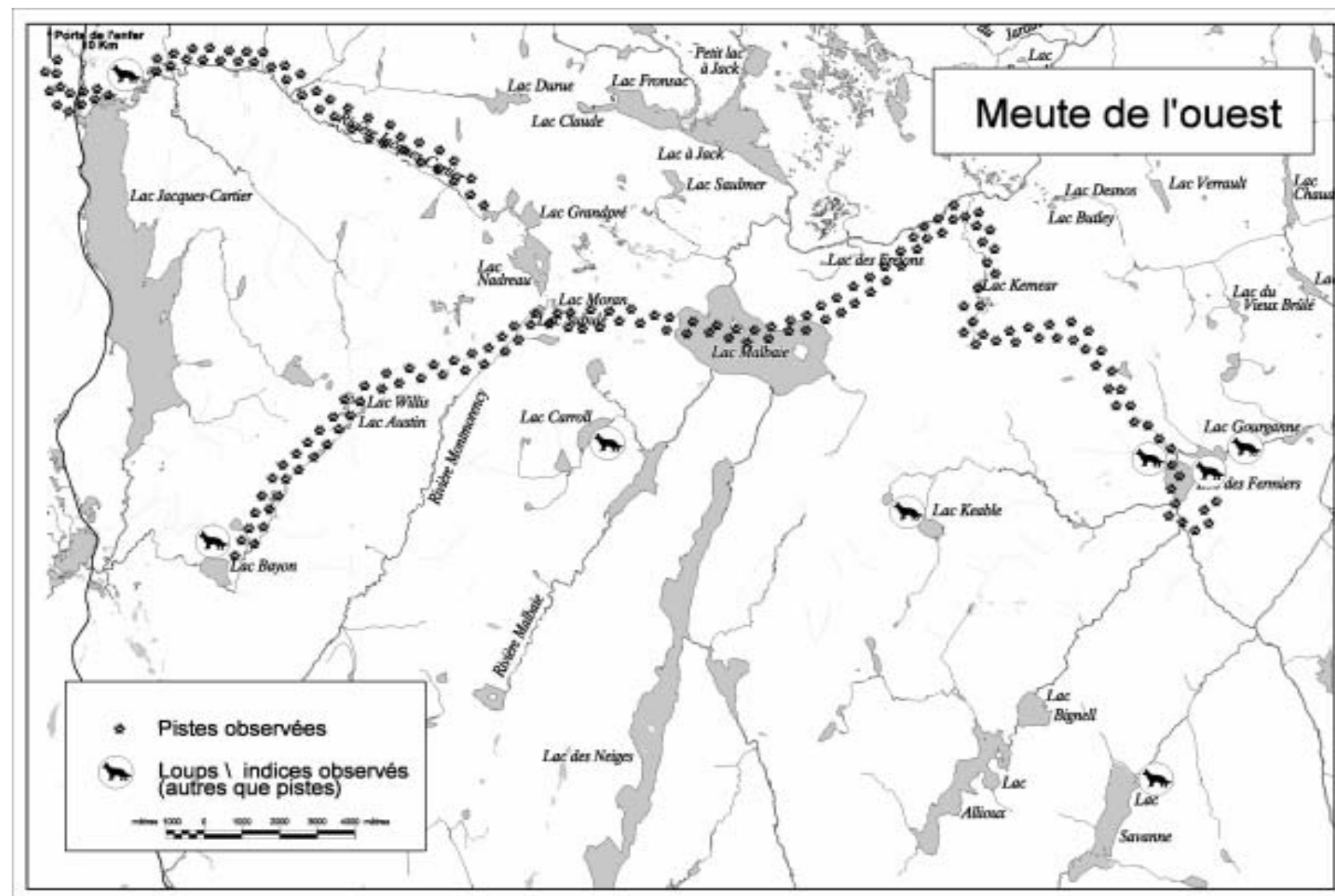


Figure 35

LA CÔTE DE LA MOUCHE

Je ne sais pas où se trouve très exactement la côte de la Mouche et si beaucoup de gens connaissent son emplacement, mais à chaque fois que nous entendions ce mot, nous craignions tous le pire. À la fin de chaque hiver, soit vers la mi-avril, les caribous étaient pris, pendant une dizaine de jours, d'une frénésie qui les amenait habituellement à fréquenter les abords de la route 381 et à y circuler en grands groupes. Ce qui, on s'en doute, causait quelques petits problèmes...

Le 19 avril 1978. « Roger Durocher me rapporte au téléphone qu'une vingtaine de caribous ont été vus ce matin sur la route de Saint-Urbain, dans la côte de la Mouche, et qu'un caribou aurait été frappé durant la nuit. Ses hommes sont montés voir cela. D'après l'information obtenue, l'automobile était passablement endommagée. Le caribou, après être tombé par terre à l'avant du véhicule, se serait relevé et serait parti en direction « du parc » avec les autres caribous. » *Aldée Beaumont.*

Le 26 avril 1978. « Nous sommes allés voir le groupe de caribous à l'est du petit lac Barley près de la route 381. Aujourd'hui, on a vu en tout 19 caribous. L'individu manquant est un mâle adulte. » *Aldée Beaumont.*

Le 8 avril 1980. « Une dame de Jonquière m'a appelé pour me dire qu'un monsieur Larouche de Chicoutimi avait rencontré sur son chemin, en descendant vers Saint-Urbain, le vendredi 4 avril aux alentours de 3-4 heures, 17 caribous qu'il a suivis sur la route durant un mille (1,6 km) et, au bout de ce mille, il a rencontré, de nouveau, autant de caribous. Il fait dire d'en prendre soin et de faire quelque chose pour les protéger. Il a eu la frousse pensant que si une autre voiture était venue en sens inverse, il y aurait eu des morts. » *Message de M. Patry, répartiteur, Protection de la faune.*

Durant le jour, on pouvait les voir manger de l'herbe jaunie (et sûrement salée) sur le petit carré de pelouse, en face du dépôt La Galette ou simplement de la neige gorgée de sel de déglacage (figure 36).

Ils venaient aussi, à l'occasion, lécher le sel sur les véhicules des employés du Service des parcs. Ceux-ci mettaient même à leur disposition des blocs de sel (figure 37).



Fig. 36

Photo : Hélène Jolicoeur

LA CÔTE DE LA MOUCHE (suite)

Photo : Michel Jean



Fig. 37

Quand ils étaient vus ainsi sur les bords de la route, la consigne était de les repousser vers le « parc », peu importait le moyen.

Le 4 mai 1981. « On arrête à l'accueil Sainte-Anne prendre Denis (Vandal). Il y a sept caribous sur la route 381 en face de l'accueil. On les repousse avec l'hélicoptère en direction du lac Sainte-Anne sur une distance d'environ un quart de mille. » *Aldée Beaumont.*

Parfois, des rumeurs imprécises d'accidents mettant en cause des caribous, venaient à nos oreilles. On vérifiait, comme on pouvait, la validité de ces informations.

Les 29 et 30 mai 1980. « Inventaire à pied des deux côtés de la route 381 avec les étudiants Françoise Lachance et Yvon Ménard. Nous sommes partis de l'ancienne ligne de transmission jusqu'au dépôt La Galette et, le lendemain, du petit lac Barley à La Galette. On n'a rien trouvé. » *Aldée Beaumont.*

Finalement, après discussion avec le ministère des Transports, un panneau comportant l'effigie d'un caribou fut placé sur la route à proximité du secteur fréquenté par les caribous (figure 38). Ce panneau est une primeur et a été dessiné expressément pour ce besoin. Car, à cette époque, où pouvait-on rencontrer des caribous sur une route à grande circulation ?



Fig. 38

Photo : Hélène Jolicoeur

COMME DES SŒURS...

Il y avait sur la montagne, à l'est du lac Beaupré et sur les Terres du Séminaire, un groupe de caribous qui pouvait atteindre jusqu'à 12 individus et qui passait l'été, à tous les ans, à cet endroit. C'était un groupe composé de plusieurs femelles marquées dont les femelles J-6, B-B et B-P, accompagnées de leurs faons et de jeunes mâles ou femelles âgés d'un an et parfois de deux ans. Les femelles marquées avaient quelque chose de particulier qui ne m'avait jamais frappée avant d'entreprendre la rédaction de ces chroniques. Elles avaient toutes les trois de vieux boutons métalliques qui avaient été placés à leur oreille au moment de l'élevage. J'eus donc la curiosité de consulter les dossiers concernant la période d'élevage qu'avait impeccablement tenus Didier Le Hénaff et qui m'avaient été remis à l'époque. J'ai pu très facilement retrouver la trace de ces trois femelles et de leur histoire. Je n'en revenais tout simplement pas. Deux de ces femelles (B-B et B-P) étaient nées le même jour, soit le 25 mai 1972 et la troisième (J-6), six jours plus tard (31 mai 1972). De plus, elles avaient été libérées ensemble dans les Grands Jardins le 19 décembre 1972 à l'âge de six mois. Pendant toutes ces années, elles étaient restées fidèles l'une à l'autre, ravageant ensemble et élevant leur progéniture en commun. Les taux d'association entre caribous calculés selon une méthode très sophistiquée, élaborée par des statisticiens de l'Université Laval (Gaétan Daigle et Louis-Paul Rivest, comm. pers.; Jolicoeur *et al.* 2005) révélèrent que B-B et B-P (B-P avant son marquage; figure 39) se tenaient ensemble dans 93 % des localisations, que B-B et J-6 se retrouvaient groupées dans 82 % des repérages et que B-P et J-6 l'étaient dans 76 % du temps. En fait, ces femelles étaient toujours réunies, sauf au moment de la dispersion printanière, alors que chacune d'elles se dirigeait vers son site de mise bas, lors de la mise bas et en période de rut. De fait, ces taux sont très élevés et sont semblables à ceux que l'on dénote chez les caribous faisant partie d'une même famille (taux = 73 % chez les caribous apparentés contre 38 % chez les caribous non apparentés; $n = 240$). Pour être certaine que je ne me trompais pas dans mes suppositions, j'ai vérifié la date de naissance et de libération des

autres caribous porteurs de vieilles étiquettes datant de la période d'élevage. Rien de semblable ne ressortait. Ces trois femelles, du fait d'avoir été élevées proches l'une de l'autre pendant six mois, avaient tissé des liens étroits et se comportaient comme si elles étaient issues de la même mère. Elles agissaient exactement comme des sœurs ou presque...



Fig. 39

Photo : Michel Jean

« NIPISH NABOUÉ »

Travailler avec les caribous des Grands Jardins était une activité des plus plaisantes. D'une part, parce que certains de ces caribous se laissaient approcher sans crainte, nous permettant même de faire un petit dodo en leur compagnie (figure 40). À certains moments, surtout en hiver quand le soleil était au zénith, les caribous restaient debout au milieu du ravage et semblaient nous ignorer complètement. Leur regard était perdu. Le Dr Patenaude disait alors qu'ils faisaient du « star gazing », une sorte d'état contemplatif qui ressemble à ce que les humains éprouvent lorsqu'ils sont « dans la lune ».



Fig. 40

Photo : Jean-Louis Frund

Le personnel qui était affecté à ce projet savait aussi prendre le temps de s'arrêter un peu et d'admirer les beautés de la nature. En cela, la région de Charlevoix n'est pas chiche et le secteur des Grands Jardins nous touchait particulièrement par sa beauté austère. À l'heure du lunch, au lieu d'avaler vite nos sandwiches gelés, on faisait un feu et on se préparait un « *nipish naboué* » ou « thé trois bouillons », rituel introduit par Aldée Beaumont et qui

était un curieux mélange d'une recette d'un vieux prospecteur, le père Soucy, et de l'adaptation phonétique du mot « *nipish apui* » qui veut dire « feuilles de thé » en langue montagnaise.

Pendant qu'Aldée partait avec la motoneige dans le bois à la recherche d'arbres morts pour faire du feu, le reste du groupe coupait des branches de sapin pour faire des sièges et des petites branches sèches pour allumer le feu. Une fois le bois mort débité et le feu allumé avec succès, Aldée plantait une perche à 45 degrés dans la neige et à son extrémité, il accrochait une « canisse » de fer blanc remplie de neige tapée. Pendant tout le repas, nos yeux, irrités par la fumée qui ne cessait de tourner, restaient rivés sur le feu et sur la canisse à attendre la transformation de la neige en eau. Lorsque le liquide commençait à frémir, Aldée jetait une poche de thé dans l'eau et abaissait la canisse pour l'approcher des braises. Dès que l'eau commençait à bouillir, il relevait la perche jusqu'à ce que le bouillon se calme puis il recommençait ainsi ce geste une deuxième, puis une troisième fois. Le rituel ainsi complété, nous pouvions enfin déguster le liquide brun et âcre sur lequel flottaient des résidus peu appétissants de bois, des aiguilles de sapins et des cendres. Cette boisson était loin d'être exquise, mais elle avait le mérite de nous réchauffer et, devant le sérieux qu'Aldée mettait à sa préparation, de nous faire pouffer de rire à chaque fois.

DES CRÊPES À CHIENS

Les présentes chroniques avaient pour but, au départ, de raconter des anecdotes sur les caribous et les moments marquants de l'étude télémétrique menée de 1978 à 1981. Mais il est quasi impossible de parler de caribous ou des Grands Jardins sans faire de lien avec Aldée Beaumont, une personne très étroitement associée à l'histoire unique de ces bêtes et à ce lieu. L'histoire d'amour entre les caribous et Aldée a commencé en 1966 alors qu'il prenait part à la dernière expédition de capture de géniteurs

dans le nord du Québec (Aldée avec les caribous dans le DC-3; figure 41). Avec beaucoup d'autres de ses collègues de l'époque, il a supervisé l'élevage en enclos (pesée des faons; figure 42) et vécu la période des libérations. Il participa très étroitement à la première étude télémétrique sur les caribous en liberté en 1971 (Audy et Beaumont 1973 ab; figure 43).



Fig. 41

Photo : Pierre Laliberté



Fig. 42

Photo : Pierre Laliberté



Fig. 43

Photo : Pierre Laliberté

DES CRÊPES À CHIENS (suite)

À chaque hiver, c'était avec une joie manifeste qu'Aldée participait aux inventaires aériens qui se faisaient pour dénombrer le troupeau en voie de constitution. Il était donc très heureux, en 1977, à l'annonce du projet d'étude, de retrouver « ses » caribous sur le terrain. Avec eux, il se montrait d'une extrême patience et il était le seul, à notre connaissance, à parler « caribou ». Quand il s'approchait d'un groupe de caribous, il fallait l'entendre répéter inlassablement sur un ton monocorde : « Viens, Viens-t-en ! Viens, Viens-t-en ! Viens, Viens-t-en ! » en leur tendant un morceau de pain. Comme un charmeur de serpents, il réussissait toujours à en amadouer un et à le faire avancer dans sa direction (figure 44).



Fig. 44

Photo : Équipe caribou

C'était très sécurisant d'avoir Aldée dans son équipe, non seulement pour ses connaissances sur le caribou, mais aussi parce qu'il maîtrisait à merveille la géographie du « Parc ». En effet, peu de gens savent qu'Aldée Beaumont a débuté sa carrière au

gouvernement, en 1958, à titre de garde-feu dans le secteur « Kiskissink », situé au nord-ouest du Parc national des Laurentides. Pendant deux étés, il passa d'interminables heures à faire le guet du haut de sa tour à la recherche du moindre panache de fumée. L'hiver, ses services étaient requis pour surveiller et réparer la ligne téléphonique qui traversait le « Parc ». La tournée de surveillance comptait 130 km, ponctuée de sept étapes de 18 km, qui le menait, lui et un autre



Fig. 45

garde, d'un camp à l'autre. Les étapes étaient réalisées tôt en matinée, de 8 heures à midi. Le matériel et les provisions étaient placés dans un traîneau tiré par deux chiens pour qui Aldée et son compagnon ouvraient la piste en raquettes (figure 45). Rien, ni le froid ni la neige, n'arrêtait les marcheurs infatigables. C'était un travail dur autant pour les chiens que pour les hommes.

Photo: Aldée Beaumont

DES CRÊPES À CHIENS (suite)

Les chiens utilisés pour tirer les traîneaux étaient des mélanges de différentes races. On y retrouvait du Husky, du Malamute et du Danois. Un des chiens, Teddy, avait même été dressé comme un cheval. Il répondait au commandement « hue » et « dia » pour tourner à gauche ou à droite. Pour nourrir les chiens, les deux hommes transportaient de la moulée spécialement conçue pour les chiens de traîneau. Cette moulée était ensuite mélangée à du suif pour en faire une pâte à crêpe qu'ils faisaient cuire après sur le poêle à bois. Pour alléger la charge, Aldée et son compagnon déposaient, à l'automne, des chaudières de suif de 20 litres dans les camps où ils avaient l'habitude de se réfugier à la fin de chaque étape. Devant cette dure réalité, on comprend un peu mieux le sens de l'expression populaire « manger des crêpes à chiens » qui était, dans le langage du temps, un synonyme de « manger de la misère » (Perrault et al. 1972).

Aldée connaissait sa ligne de téléphone comme le fond de sa poche et il utilisa cette connaissance même après avoir quitté son emploi de garde-feu. Au cours de l'étude, il fallait voir l'effet qu'il provoquait quand, à la suite d'un bris d'équipement, il disait avec désinvolture : « Ça nous prend de la broche, j'vas aller en chercher ». Il quittait alors la route et pénétrait dans la forêt avec sa hache, nous laissant tous perplexes au bord de la route. Il revenait invariablement avec son bout de broche. Il savait, lui, que la ligne de téléphone, une fois hors de service, avait été décrochée des arbres et abandonnée au sol. Pas besoin de vous dire que ce truc, nous l'avons utilisé maintes fois pour impressionner les étudiants qui travaillaient avec nous durant l'été. Ça marchait à tout coup. Si ce fil de fer, qui reposait dans le tapis de lichen à quelques mètres du chemin du Malbaie nous a été utile à plusieurs reprises, il a été, pour le caribou, source de blessures et peut-être même de mortalité. Un des gérants de camp, Paul-Henri Fortin, avait découvert en août 1975 un mâle adulte mort dans le secteur de la rivière des Enfers avec cette broche de téléphone entortillée dans le panache.

Dans le cadre de ses fonctions, Aldée agissait aussi à titre de garde-chasse. Les pouvoirs de garde-chasse attribués aux gardes-feux étaient limités au territoire du Parc des Laurentides et n'étaient effectifs que pour les cas légers de braconnage. Avec sa plaque en mains, qu'il appelait fièrement « sa badge », Aldée procédait minutieusement à des fouilles et des interceptions d'individus louches. À son premier automne, l'inspecteur principal demanda à Aldée d'aller patrouiller le secteur du Lac Huard où on lui avait signalé la présence de braconniers. Aldée et son compagnon marchèrent environ 11 km avant d'arriver, à la brunante, à une rivière gonflée des dernières pluies. Considérant les risques de la traverser dans ces conditions, les deux compagnons décidèrent de chercher un endroit abrité pour y passer la nuit. En s'approchant d'un bouquet de trois épinettes, Aldée remarqua que les branches situées à l'intérieur avaient été coupées et que le site avait probablement déjà servi d'abri pour des braconniers. Les deux hommes s'installèrent donc au centre du bouquet et allumèrent un feu. Toute la nuit, ils se relayèrent pour aller chercher du bois à tâtons dans le noir, entretenir les flammes et prendre quelques heures de sommeil. Alors que c'était à son tour de dormir, Aldée s'étendit dos au feu et parvint à fermer l'œil pendant quelques heures. Sentant une chaleur inhabituelle, Aldée se réveilla brusquement et s'aperçut que sa chemise était en feu. Il comprit bien vite que son compagnon s'était endormi pendant son heure de veille et qu'il n'avait pas vu l'étincelle se déposer sur la chemise d'Aldée. Heureusement, ce dernier ne fut pas blessé lors de cet incident.

DES CRÊPES À CHIENS (suite)

À l'automne 1961, Aldée fut invité, par un technicien de la faune, Julien Déry, à venir se joindre à l'équipe de la faune aquatique et des piscicultures du Ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche. Sous la direction du biologiste Pierre Paul-Hus, Aldée capturait sur différents lacs des truites prêtes à frayer et ramassait les oeufs pour les amener à la pisciculture du lac Jacques-Cartier, situé au cœur du Parc des Laurentides. Le soir, Aldée aidait Pierre Desmeules et Jean-Marie Brassard, aussi du Service de la faune, à ramasser les orignaux

frappés sur la route 175. Comme Aldée semblait s'intéresser à l'orignal, Pierre Desmeules lui demanda de se joindre à son équipe. Dès l'hiver 1962, Aldée fit donc avec eux des inventaires aériens de pistes d'orignaux en « Beaver » avec vérification ultérieure au sol dans le but de mettre au point une méthode d'inventaire de l'orignal fiable (Aldée en 1966 à la station de biologie lors de la chasse contrôlée à l'orignal; figure 46).



Fig. 46

Photo : Pierre Laliberté

Une des grandes qualités de cet homme était son acuité visuelle. Il n'avait pas son pareil pour trouver du haut des airs des pistes d'animaux, déterminer leur sexe et leur catégorie



Fig. 47

Photo: Équipe caribou

d'âge. Je n'ai jamais eu aucun doute sur les décomptes de population de caribous qu'il faisait du haut des airs et sur la structure de population qu'il établissait. C'est parce qu'il avait le cœur bien accroché qu'il a pu développer ce talent-là. Il pouvait voler la tête en bas sans éprouver aucun malaise. Un hiver, alors qu'il avait des problèmes de sinusites chroniques, quelqu'un l'avait convaincu de manger de l'oignon cru pour l'aider à soulager ses symptômes. Il croquait donc ses oignons avec application comme d'autres mangent des pommes. Il suivait sa prescription à la lettre et ne manquait jamais, durant sa cure, sa « pause oignon ». Ce remède lui a fait grand bien mais n'a pas manqué d'incommoder quelques-uns de ses collègues de travail. Pour preuve, demandez à Michel Jean, qui prenait place avec lui dans le même hélicoptère, ce que donne une haleine chargée de relents d'oignon mêlée à l'odeur d'essence « Jet B » dans l'habitacle serré d'un hélicoptère. Pendant que Michel, pourtant peu enclin au mal de l'air, se vomissait les tripes à l'arrière de l'hélicoptère et qu'il pensait tout simplement mourir, Aldée croquait tranquillement son oignon tout en naviguant et discutant avec le pilote (Michel Jean, heureux de retrouver la terre ferme; figure 47).

DES CRÊPES À CHIENS (suite)

Il y avait chez Aldée Beaumont quelque chose de flegmatique dans son attitude. En fait, rien de semblait le déranger. La patience et la pondération étaient toujours au rendez-vous. Quand, à tour de rôle, chacun d'entre nous s'enlisait avec sa motoneige, Aldée venait toujours nous dépanner et nous sortir du mauvais pas où nous nous étions plongés. Il n'était jamais pressé, mais faisait toujours le travail qu'il avait à faire en temps voulu. En raquettes, il marchait d'un pas lent avec sa cigarette aux lèvres, mais ne s'arrêtait jamais. Il fallait « s'atteler » pour le suivre. Son expérience l'avait aguéri et lui avait donné une grande confiance en ses capacités. Il savait qu'il pouvait se débrouiller dans n'importe laquelle situation et, pour cette raison sans doute, il aimait improviser.

Un jour, c'était le 4 mai 1978, nous avons décidé d'aller faire une dernière localisation avant la fonte des neiges. En prenant le chemin du Malbaie, nous avons croisé, très tôt le matin, les gérants de camps qui revenaient au camp de base. Ils nous ont mis en garde que la neige était très mauvaise et que les motoneiges défonçaient. Nous avons quand même poursuivi notre route en se disant qu'on verrait bien sur place. Profitant de la fraîcheur du matin, nous avons réussi à monter sur les sommets de la montagne du lac du Versant et du lac du Rat Musqué et à localiser les caribous, en « cateyant » sur les pentes des montagnes avec nos petits « Bombardier Élan ». Mais plus la journée avançait, plus les conditions de neige se dégradaient et mettaient à l'épreuve nos petites cylindrées, qui avaient pas mal d'années de service derrière elles. À force de trop peiner dans la neige mouillante, l'une d'entre elles rendit carrément l'âme dans un « beuhh beuhhh » caractéristique. Partis comme on l'était, ce n'était pas ça qui allait nous décourager. Nous avons donc poursuivi notre route à deux sur la même motoneige, mais c'était vraiment trop demander à ces petites machines. En fin de journée, le guidon se brisa et resta dans les mains d'Aldée. Loin de se laisser abattre, Aldée suggéra de me substituer au guidon. C'est ainsi que, debout sur les deux skis en me tenant comme je pouvais après le capot, je dirigeais la motoneige en me balançant à gauche ou à droite, pendant que derrière, Aldée actionnait la manette des gaz qui pendait après le guidon.

Ralentis par ces petits pépins, nous fumes surpris par la noirceur et, comme il fallait s'y attendre, on s'aperçut que le phare de la motoneige ne fonctionnait pas. Il ne manquait plus que la panne d'essence pour finir la journée en beauté et c'est ce qui faillit effectivement arriver ! Sur le chemin du retour, nous retrouvâmes la première motoneige et nous pûmes siphonner le contenu de son réservoir, évitant ainsi d'avoir à faire une marche forcée de plusieurs kilomètres.

Comme chacun le sait, tout homme a ses faiblesses et Aldée ne faisait pas exception à la règle. Aussi bizarre que cela puisse paraître, ce coureur des bois aguéri avait une peur bleue des couleuvres et, quand on lui faisait faire des « sauts », par mégarde ou simplement pour le plaisir, il se mettait à crier et à gesticuler comme un diable dans l'eau bénite. Quand cela arrivait, c'était notre triomphe à tous, notre moment de revanche !

L'ŒUVRE COLLECTIVE

Pour désigner un groupe de caribous, on parle toujours de troupeau ou de harde et plus rarement, pour ne pas dire jamais, de société. On dirait que ce terme fait peur et peut-être préférons-nous inconsciemment nous distancer des animaux en le réservant à l'espèce humaine. Pourtant, le terme « société » s'applique très bien à l'ensemble des mammifères, en particulier les caribous, puisque ce terme, d'après le Dictionnaire usuel de l'Environnement et de l'Écologie (1982), désigne « un groupement structuré d'individus de la même espèce susceptibles d'accomplir une oeuvre collective ».

Pour être structuré, il n'y a pas de doute, les caribous de Charlevoix le sont. Sous l'emprise des forces environnementales et intrinsèques, ceux-ci ont mis au point une structure sociale et un mode de fonctionnement dynamique et adaptatif qui se traduit par un ensemble de comportements sociaux, de modes de communication ainsi que par des



Fig. 48

stratégies de regroupement, de dispersion et d'occupation du territoire. L'intérêt pour les caribous de maintenir de telles stratégies réside dans le fait que leurs existences créent un contexte favorable dans lequel chaque individu, et ultimement tout le groupe, peut accomplir, de façon optimale, ses fonctions vitales qui sont : 1) la recherche de la nourriture; 2) l'évitement des prédateurs; 3) la reproduction et l'élevage des jeunes (Crook *et al.* 1976).

Une de ces stratégies vise, selon toute vraisemblance, la protection des faons. Étant peu productif par rapport aux autres cervidés (un faon/année; figure 48), les caribous forestiers, dont celui de Charlevoix, ont tout intérêt à s'investir communautairement pour assurer la survie de la jeune relève et optimiser sa condition physique surtout pendant l'hiver.

Pour énoncer cette hypothèse, je me base sur le fait que, tout au cours de l'année, l'intégration sociale du faon suit une progression évidente qui l'amènera à fréquenter, avec sa mère toujours à ses côtés, des groupes de taille de plus en plus élevée et à faire connaissance, d'abord avec des membres du clan familial, puis ensuite avec des caribous étrangers. Voici comment, selon ma perception, se met en place cette stratégie. Les assises scientifiques sur lesquelles est basée cette hypothèse sont présentées dans un autre rapport (Jolicœur *et al.* 2005).

L'ŒUVRE COLLECTIVE (suite)

Le premier lien associatif vécu par le caribou forestier de Charlevoix est le lien mère-faon. Pour que l'attachement avec la mère soit maximal et sans interférence, la mère s'isole pendant près de 15 jours avec son jeune et limite au maximum ses déplacements. Cet isolement, sur des îles ou dans des forêts de résineux denses, a pour but également de protéger le jeune des prédateurs. Après cette période de réclusion, la femelle regagne, avec son nouveau-né, son aire estivale traditionnelle, si celle-ci est séparée de son aire de mise bas, ou se met à circuler plus librement à l'intérieur de celui-ci qui est également partagé par d'autres membres du clan familial.

Pendant près de deux mois (fin juin à la fin août), la mère et le faon cohabiteront seuls (figure 49) mais auront aussi des contacts occasionnels (surtout en juillet) avec des caribous apparentés (taux de fréquentation = 40 %) qui fréquentent le même secteur. Lors de ces premières rencontres, les groupes, avec lesquels le faon sera mis en contact, seront principalement de



Fig. 49

Photo : Pierre Pouliot

petits groupes (en moyenne de deux à trois caribous) constitués de femelles avec leur faon de l'année mais également de leur progéniture de l'année précédente. Des mâles matures, probablement parents, qui limitaient jusque-là leurs déplacements, se joignent à l'occasion aux groupes de femelles et de jeunes et leurs visites s'intensifient au fur et à mesure que l'été avancera. Ces contacts répétés avec les mâles matures parents pourraient être particulièrement avantageux pour les jeunes mâles, surtout lorsqu'ils atteindront l'âge de 1-2 ans, car c'est en leur compagnie qu'ils voyageront en période de dispersion pour se rendre à leur aire estivale traditionnelle pendant que les femelles gestantes se dirigent, de leur côté, avec leur faon de l'année, vers leur aire de mise bas respective.

L'étude des associations de caribous apparentés et l'étude des distances séparant les caribous apparentés et non apparentés nous ont bien démontré que les caribous d'une même famille se tiennent très souvent ensemble et que, lorsque le cycle biologique réclame de s'isoler pour quelque temps (ex. : mise bas), les membres du clan ne sont alors jamais bien loin.

L'ŒUVRE COLLECTIVE (suite)

Au moment du pré-rut et du rut, les faons seront intégrés à des groupes de plus en plus gros et comportant, probablement pour la première fois, des caribous « étrangers » (figure 50). Le fait que les individus apparentés soient vus le moins souvent ensemble, au cours du mois de septembre, nous laisse croire qu'en préparation du rut, il y a un important brassage d'individus qui s'opère et que les mâles qui accouplent les femelles pourraient appartenir à d'autres clans que le clan familial.

L'apprentissage, à travers les comportements d'imitation et la tradition, interviendrait pour beaucoup dans l'acquisition du comportement spatial des caribous de Charlevoix. Les premières expériences dans la vie d'un jeune ongulé apparaissent primordiales dans le développement de ces repères spatiaux. L'utilisation de sites traditionnels contribue à maintenir la stabilité des groupes, améliore l'efficacité



Fig. 50

Photo: Anonyme

alimentaire et réduit les risques de prédation en permettant la mémorisation des sites d'alimentation les plus riches et des meilleurs corridors de fuite. Les mâles chercheront donc des habitats qui leur permettront d'accumuler des réserves énergétiques et d'assurer leur plein développement physique (taille, développement des bois) afin d'être pleinement compétitifs au moment du rut. Les femelles, de leur côté, sélectionneront des habitats qui offrent le maximum de sécurité pour leurs progénitures, même si cela doit compromettre leur propre forme physique.

D'après les dates de mise bas, l'accouplement aurait lieu entre le 28 septembre et le 14 octobre, mais ce n'est pas à cette période (fin du pré-rut et durée totale du rut) que la taille des groupes est la plus élevée. C'est plutôt à la période du post rut qu'on a trouvé les plus grands rassemblements de caribous (près de la totalité de la population) dans des espaces ouverts. La fonction de ce rassemblement, qui survient après le rut, pourrait être multiple. En premier lieu, il permettrait aux mâles, une fois la tension sexuelle apaisée et à une période où le panache est encore présent chez tous les individus, de jauger et de mémoriser la taille corporelle et la force relative de l'adversaire grâce à des propriocepteurs sensibles au contact (Barrette et Vandal 1990), afin que puissent s'exprimer la dominance et l'ordre hiérarchique.

L'ŒUVRE COLLECTIVE (suite)

Chez les mâles des cervidés, il y a deux types de combats mettant en cause les bois : l'agression physique et le combat amical (Miura 1984; Peak *et al.* 1986). L'agression physique est violente mais rare. Elle peut causer, comme on l'a vu avec le mâle J-2, des blessures et la mort. Le combat amical est plus courant et généralement non violent, il n'entraîne pas de risque de blessure. Le deuxième objectif du rassemblement post rut viserait également la présentation officielle des faons nouveau-nés à l'ensemble de la population. L'acceptation du jeune par le groupe, à la suite de cette présentation, pourrait faciliter, si une femelle meurt, l'adoption du faon orphelin ou simplement une plus grande tolérance envers celui-ci. Le rassemblement post rut permettrait finalement un renforcement de la reconnaissance de l'identité de chacun des membres, qu'ils soient parents ou non. Une telle capacité d'identification des individus entre eux a été démontrée chez le mouflon d'Amérique (Festa-Bianchet 1986). Pour d'autres animaux grégaires, tel le mouton domestique, il a été prouvé que ceux-ci pouvaient distinguer et mémoriser la physionomie d'au moins 50 congénères et que cette faculté pouvait durer plusieurs années après le dernier contact (Kendrick et Baldwin 1987; Kendrick *et al.* 2001).



Fig. 51

Après la période du post rut, le groupe se fractionne en plusieurs unités qui se dirigent par la suite vers leurs quartiers d'hiver. Ces groupes de taille plus restreinte sont constitués des membres de un ou de plusieurs clans familiaux. En effet, notre étude a démontré que le degré d'association des individus parents était plus fort en hiver qu'en été (figure 51). Par là, on peut y voir un grand avantage pour tous car cela permet de diminuer la perte d'énergie

attribuable aux interactions négatives. Pour les faons, le partage des cratères avec des individus d'une même lignée et la réduction de la compétition devraient leur permettre d'optimiser leur condition physique surtout s'ils sont nés tardivement, ce qui arrive lorsque la fécondation survient lors du deuxième oestrus. En effet, il a été démontré, du moins chez l'orignal, que des faons nés tardivement et qui sont, au début de l'hiver, de plus petite taille, peuvent récupérer une grande partie de leur poids s'ils sont adéquatement nourris au cours de cette période (Schwartz *et al.* 1994).

Au moment de l'étude télémétrique, la petite société des caribous de Charlevoix nous avait déjà fascinés par leur organisation et leur capacité d'adaptation à leur milieu. Le dépouillement des données télémétriques nous a encore plus convaincus de ce fait quelque 20 années plus tard.

LA SIGNATURE

« Le premier émerveillement est le plus profond. L'émerveillement qui suit s'inscrit dans l'impression créée par le premier » (Martel 2003). Cette phrase, glanée au hasard de mes lectures, m'a interpellée plus que toute autre et a fait apparaître dans mon esprit une succession d'images que je gardais précieusement dans le coffret de ma mémoire. Le récit des péripéties associées à la réintroduction du caribou dans le secteur des Grands Jardins m'avait fascinée, alors que j'étais une jeune étudiante, et je n'ai jamais pu me défaire de cette impression d'aventure, de grandeur, de générosité que ce projet avait fait naître en moi. La restauration du caribou dans les hauteurs de Charlevoix était une noble cause et son aboutissement m'avait enchantée. Ce fut mon premier émerveillement et cela le restera toujours.

En écrivant ces chroniques, j'ai découvert ces liens invisibles qui s'étaient subrepticement tissés autour de moi et l'empreinte du premier paysage de mon imagination de jeune biologiste. Un paysage où se retrouvaient à la fois caribous et loups, braconniers et gens bien intentionnés, connaissances scientifiques et folklore, légendes et vestiges des premiers occupants, tout cela sur fond de neige éblouissante, épinettes élancées, tapis de lichen, rivières tumultueuses et montagnes immuables (figure 52). Mais ma plus grande joie avait été de découvrir que je n'étais pas seule à avoir été ainsi imprégnée par cette expérience et le lieu où elle s'était déroulée. Il y avait, bien sûr, les pionniers, c'est-à-dire les Pierre Desmeules, Benjamin Simard, Paul Beauchemin, Aldée Beaumont, Albert Gagnon, Pierre Laliberté, Didier Le Hénaff, Jean-Marie Brassard, Clément Gauthier; ceux qui sont venus plus tard, les Georges Gauvin, Michel Jean, Pascal Grenier, Robert Patenaude, Denis Vandal, mais aussi, beaucoup d'autres personnes qui se sont manifestées à la suite de la parution du premier tome de « Des caribous et des hommes » et qui m'ont fait cadeau de leurs témoignages.

Peu de temps avant de terminer cet ouvrage, j'ai eu l'occasion de visionner le documentaire de Pierre Perrault « Un pays sans bon sens » et j'ai été étonnée de constater à quel point la définition du « pays », que donnait un des protagonistes de ce documentaire, collait étroitement avec ce qu'Aldée et moi, ainsi que toute l'équipe caribou, ressentions à l'égard du caribou de Charlevoix et des Grands Jardins :

« Le pays, c'est des petites choses qui s'imprègnent en toi et dont tu n'arrives jamais à te débarrasser. Le petit coin qui t'a vu naître, qui t'a vu t'épanouir dans ta prime jeunesse, t'a laissé une signature indélébile. Tu ne peux pas l'effacer et quand tu essaies de la lire, c'est illisible. Le pays, c'est viscéral. Cela ne s'intellectualise pas, cela se bucolise. »

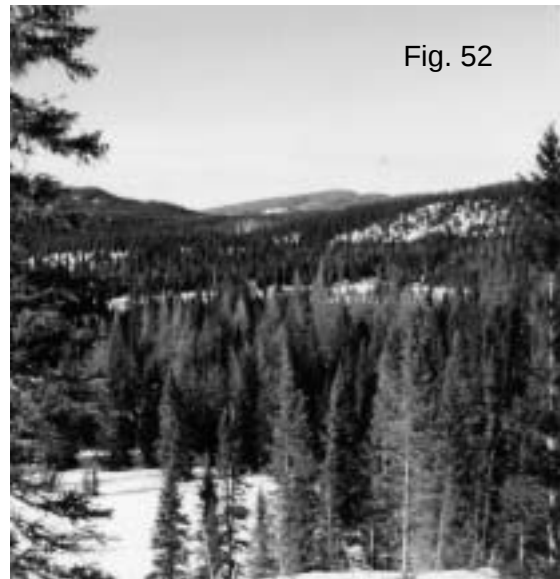


Photo: Michel Jean

REMERCIEMENTS

La liste des collaborateurs rapprochés ou éloignés est longue et s'étend sur deux époques : l'ancienne (1978-1981) et la récente (2000-2005). Le souvenir de chaque contribution est cependant bien inscrit dans ma mémoire et, pour moi, ces deux époques se confondent comme si elles n'étaient séparées que de quelques années et non pas par plus de 20 ans. En raison du grand nombre de personnes qui ont été impliquées dans cette étude, soit dans le cadre de leur travail ou encore à titre de bénévoles, je serai brève et je ne ferai qu'énumérer leurs noms. Que tous sachent, où qu'ils soient désormais, que je ne les ai pas oubliés et que j'ai été heureuse de partager avec eux ces moments sublimes, si courts ont-ils pu être. Merci d'avoir été là avec moi. J'adresse donc mes remerciements aux personnes suivantes :

L'équipe caribou : MM. Pascal Grenier, Aldée Beaumont, Michel Jean, Alain Vallières, Robert Patenaude, Pierre Laliberté, Jean-Marie Brassard, Georges Gauvin, Rolland Lemieux, Jean Robitaille, Raymond Sarrasin, Robert Joly, Denis Vandal, Charles Tachereau, Michel Viens, André Lachance, Yvon Ménard ainsi que M^{mes} Jocelyne Otis et Françoise Lachance.

Les employés du Service des parcs : MM. Gérard Dufour, Renat Simard, Paul-Henri Fortin, Henri Émond, Henri Harvey, Angelo Bouchard, Philibert de la Rosbill, M. Tremblay, François Harvey, Jean Pressé, M. Duchesne, M. Rodrigue, Jean Gilbert.

Les agents de la Protection de la faune : MM. Roger Durocher, Jacques Saulnier, Henri Savard, Daniel Rancourt, Normand Saindon, M. Patry.

Les pilotes : MM. Jean-Guy Rioux, Paul Lalancette, Daniel Martin, Daniel Poulin, Benoît Gaudreau, Fabien Lemieux, Brian Jenner, George McLean, Ludger Pearson, Nelson Rioux, Ronald Robert, Richard Bernard.

Les photographes : MM. Didier Le Hénaff, Jean-Louis Frund, Paul Beauchemin, Pierre Pouliot, Pierre Bernier.

Les dessinateurs : MM. Jean Berthiaume, Yves Lachance.

Les réviseurs : M^{mes} Jacinthe Bouchard, Louiselle Beaulieu et Myriam Chapdelaine, MM. Rhéaume Courtois et Gilles Lamontagne.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUDY, E. et A. BEAUMONT. 1973a. La télémétrie appliquée aux caribous (*Rangifer tarandus*) du Parc des Laurentides, 1971-1972. Partie I. Aspect technologique. Québec, Ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, Service de la faune. 15 p.
- AUDY, E. et A. BEAUMONT. 1973b. La télémétrie appliquée aux caribous (*Rangifer tarandus*) du Parc des Laurentides, 1971-1972. Partie II. Aspect biologique. Québec, Ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, Service de la faune. 19 p.
- BARRETTE, C. et D. VANDAL. 1990. Sparring, relative antler size, and assessment in male caribou. *Behav. Ecol. Sociobiol.* 26 : 383-387.
- BERGERUD, A. T. 1976. The annual antler cycle in Newfoundland caribou. *Can. Field-Nat.* 90 : 449-463.
- BLAKE, W. H. 1925. Le Parc national des Laurentides. Pages 81-119 in Brown waters and other sketches. Together with a fragment and yarns. The Mc Millan Compagny of Canada (2^{ième} édition). Traduction française du Ministère des Communications du Québec.
- CROOK, J. H., J. E. ELLIS et J. D. GOSS-CUSTARD. 1976. Mammalian social systems : structure and function. *Anim. Behav.* 24 : 261-274.
- DICTIONNAIRE USUEL DE L'ENVIRONNEMENT ET DE L'ÉCOLOGIE. 1982. Tome II. Bibliothèque de l'Environnement. Collection dirigée par Jean A. Ternisien. Guy Le Prat (éd.). Paris. 158 p.
- ESPMARK, Y. 1971. Antler shedding in relation to parturition in female reindeer. *J. Wildl. Manage.* 35: 175-177.
- FESTA-BIANCHET, M. 1986. Seasonal dispersion of overlapping mountain sheep ewe groups. *J. Wildl. Manage.* 50: 325-330.
- FRAPPIER, C. et F. SAINT-AUBIN. 1987. Répertoire toponymique de la région des Grands Jardins. Ouvrage tiré à comptes d'auteurs. Baie St-Paul. 338 p.
- GAGNON, L. et C. BARRETTE. 1992. Antler casting and parturition in wild female caribou. *J. Mammal.* 73: 440-442.
- HENSHAW, J. 1968. A theory for the occurrence of antlers in females of the genus *Rangifer*. *Deer* 1: 222-226.
- JOLICOEUR, H. 1998. Le loup du massif du lac Jacques-Cartier. Québec, Ministère de l'Environnement et de la Faune, Direction de la faune et des habitats, Direction de la conservation et du patrimoine écologique. 132 p.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES (suite)

- JOLICOEUR, H., P. BEAUCHEMIN, A. BEAUMONT et D. LE HÉNAFF. 1993. Des caribous et des hommes. L'histoire de la réintroduction du caribou dans les Grands Jardins. 1963 à 1973. Québec, Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, Direction de la faune et des habitats. 76 p.
- JOLICOEUR, H., R. COURTOIS et S. LEFORT. 2005. Le caribou de Charlevoix, une décennie après sa réintroduction-1978-1981. Québec, Ministère des Ressources naturelles et de la Faune, Direction du développement de la faune, Direction de la recherche sur la faune. 168 p.
- KENDRICK, K. M. et B. A. BALDWIN. 1987. Cells in temporal cortex of conscious sheep can respond preferentially to the sight of faces. *Science* 236: 448-450.
- KENDRICK, K. M., A. P. Da COSTA, A. E. LEIGH, M. R. HINTON et J. W. PEIRCE. 2001. Sheep don't forget a face. *Nature* 414 : 165-166.
- LENT, P. C. 1965. Observations on antler shedding by female barren-ground caribou. *Can. J. Zool.* 43: 553-558.
- MARTEL, Y. 2003. L'histoire de Pi. Les éditions XYZ. Montréal. 334 p.
- MIURA, S. 1984. Social behaviour and territoriality in male Sika deer (*Cervus nippon*) during the rut. *Z. Tierpsychol.*, 64 : 33-73.
- MOISAN, G. 1957. Le caribou de Gaspé. Analyse de la population et plan d'aménagement. *Naturaliste Can.* 84 : 6-27.
- PATENAUDE, R. 1979. Immobilisation chimique du caribou. Parc des Laurentides 1978-1979. Québec, Ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, Jardin Zoologique. Rapport non publié. 10 p.
- PEAK, J. M., V. VAN BALLEMBERGHE et D. G. MIQUELLE. 1986. Intensity of interactions between rutting bull moose in central Alaska. *J. Mammal.*, 67: 423-426.
- PERRAULT, P., B. GOSSELIN, Y. LEDUC et S. BEAUCHEMIN. 1972. Un pays sans bon sens. Éditions Lidec Inc. Montréal. 243 p.
- SIMARD, B. R. 1979. Éléments du comportement des caribous du Nord québécois. *Recherches amérindiennes au Québec* 9 : 29-36.
- SCHWARTZ, C. C., K. J. HUNDERTMARK et E. F. BECKER. 1994. Growth of moose calves conceived during the first versus second oestrus. *Alces* 30: 91-100.
- ST-AUBIN, F. 1988a. Histoire de la région des Grands Jardins. Tome 1. Québec, Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche. Direction régionale de Québec. 420 p.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES (suite)

ST-AUBIN, F. 1988b. Histoire de la région des Grands Jardins. Tome 2. Annexes. Québec, Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche. Direction régionale de Québec. Non paginé.

VANDAL, D., C. BARRETTE et H. JOLICOEUR. 1986. An ectopic antler in a male Woodland caribou (*Rangifer tarandus tarandus*) in Québec. Z. Säugetierkunde 51 : 52-54.

